

Le travail est-il source de santé ?

En l'absence de dons spéciaux de nature à orienter les intérêts vitaux dans une direction donnée, le simple travail professionnel, tel qu'il est accessible à chacun, peut jouer le rôle attribué dans *Candide*¹ à la culture de notre jardin, culture que Voltaire nous conseille si sagement. Il ne m'est pas loisible dans une vue d'ensemble aussi succincte, de m'étendre suffisamment sur la grande valeur du travail au point de vue de l'économie de la libido². Aucune autre technique de conduite vitale n'attache l'homme plus solidement à la réalité, ou tout au moins à cette fraction de la réalité que constitue la société, et à laquelle une disposition à démontrer l'importance du travail vous incorpore fatalement. La possibilité de transférer les composantes narcissiques, agressives, voire érotiques de la libido dans le travail professionnel et les relations sociales qu'il implique, donne à ce dernier une valeur qui ne le cède en rien à celle que lui confère le fait d'être indispensable à l'individu pour maintenir et justifier son existence au sein de la société. S'il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières, en tant qu'il permet de tirer profit sous leurs formes sublimées de penchants affectifs et d'énergies instinctives. Et malgré tout cela, le travail ne jouit que d'une faible considération dès qu'il s'offre comme moyen de parvenir au

bonheur. C'est une voie dans laquelle on n'est loin de se précipiter avec l'élan qui nous entraîne vers d'autres satisfactions. La grande majorité des hommes ne travaille que sous la contrainte de la nécessité, et de cette aversion naturelle pour le travail naissent les problèmes sociaux les plus ardues.

Freud *Malaise dans la civilisation*

(note 1 p 25)

¹Dans cette œuvre, Voltaire raconte les aventures de Candide : il traverse des catastrophes, naturelles et humaines ; il se convint des vices de l'homme et de l'absurdité de l'histoire. Il se retire dans son jardin, le cultive, et espère ainsi retrouver la paix.

²Energie des tendances affectives dont le noyau est la pulsion ou amour sexuel.

Explication du texte :

Introduction :

Dans ce texte, Freud montre que le travail est la source de satisfactions diverses. Dans un premier temps, le travail est un engagement et procure une reconnaissance sociale, mais dans un second temps, plus profond, il procure une satisfaction affective.

Mais Freud se demande pourquoi le travail est cependant vécu comme une contrainte, il ne conclut pas sur ce sujet mais on peut le mettre en lien avec sa pensée en général.

Le travail n'a-t-il d'autre fonction que la survie matérielle et sociale ? Telle est la question qui est ici posée.

1-Condition de départ de la réflexion :

- Condition à sa thèse : une certaine vision générale de la situation de l'homme (1,2).

- Constatation d'un donné existentiel : l'absence de fins préexistantes à la vie de l'homme qu'il n'aurait qu'à atteindre ou vers lesquelles il devrait tendre sans se poser de questions, de toute nécessité.

Il n'y a pas de conduite préinscrite dans la nature de l'homme, comme un don : c'est-à-dire le fait de quelqu'un d'autre que l'homme qui aurait été généreux avec lui.

L'homme se voit lui-même contraint de penser les fins de son action, en toute indépendance et solitude.

Le travail peut être considéré comme un moyen d'organiser et d'orienter sa vie : (2 à 4).

- Quel rôle conféré au travail ? Celui de mettre fin à l'aventure (Cf. *Candide*) c'est-à-dire au hasard, aux contingences de l'existence ; et au désespoir qui s'en nourrit. L'homme y exerce une certaine maîtrise du temps, et donc y trouve une certaine sécurité. *Candide* cesse de se poser des questions sur le *pourquoi* des événements (fin de l'angoisse).

- Pourquoi travailler constitue-t-il une forme de sagesse ? *sagement*.

Car il extrait l'homme de l'anarchie du hasard, celui de l'histoire quand nous y sommes immergés ; et celui de la pensée quand elle n'a rien sur quoi se fixer.

2- Freud s'intéresse plus particulièrement au rôle affectif du travail.

En quoi consiste-t-il ? (5,6).

Libido : Energie des tendances affectives (Cf. note).

- Le travail est une sorte de régulateur de l'énergie vitale, un lieu d'investissement qui rend profitable et commun ce qui n'était à l'origine qu'une puissance dangereuse pour autrui.

Le travail est d'abord un ciment social.

Celui qui travaille entre dans un réseau de relations.

Le travail implique la division du travail ; dépendance/autrui pour la satisfaction de certains besoins dont nous ne nous acquittons pas par nous-mêmes.

, Echanges des marchandises donc relation avec autrui au sein d'une société qui régleme ces échanges.

Mais la nécessité de travailler est autant sociale qu'individuelle.

Le travail apaise les tensions de l'homme en leur offrant un cadre où se manifester ; mais aussi en leur donnant un visage acceptable pour autrui (10,11). L'homme est le rencontre de deux figures mythiques, Eros et Thanatos, pulsions vitales et destructrices.

On refuse l'agressivité gratuite, mais on loue la compétitivité, la ténacité et l'ambition au sein de la société.

L'homme y trouve son compte : il laisse libre cours à ses tensions sans s'attirer la réprobation des autres.

De même la société utilise les énergies individuelles au profit de l'œuvre commune.

Donc des raisons profondes de travailler et pas seulement une nécessité pratique pour appartenir à la société.

Le travail est une forme de sublimation (16, 17) :

Spiritualisation des instincts primaires, des tendances premières de l'être biologique ou psychique.

Sublimation : transformation du but, déplacement de l'objet.

Travail : réalisation d'un objet ou d'une fonction qui a une signification communautaire et non seulement individuelle. D'un objet qui a une existence séparée et non destiné à être consommé immédiatement.

De plus il y a un investissement spirituel dans le travail : apprentissage, talent, perfectionnement : volonté et patience (différentes des qualités naturelles brutes).

3 - PARADOXE :

Nous ne voyons pas le travail comme un moyen de parvenir au "bonheur" (19). Il apparaît plutôt sous la forme d'une contrainte.

Freud ne résout pas cette difficulté, il la laisse en suspend.

Peut-on risquer une solution ?

Consisterait à dire que Freud se place dans le cas d'un "vrai travail", ce qu'il nomme un travail "librement choisi" ("choix" : le désir de travailler ; "librement" : la capacité de choisir) (14, 15).

Or, ces deux conditions sont difficiles à réaliser (sans elles, le travail=survie). Pour choisir une profession il faut se trouver dans une situation privilégiée où un savoir peut dicter ce choix. Il faut qu'il y ait plusieurs possibilités entre lesquelles choisir. Or l'organisation sociale tend à réglementer l'attribution des professions selon la classe sociale. Une certaine rigidité qui pousse l'individu à acquiescer plutôt qu'à choisir.

De plus, il faut désirer travailler, cela s'apprend. L'ultime acte de l'éducation est la mise en évidence de la nécessité réjouissante et libératrice du travail. L'éducation doit s'anéantir, disparaître derrière le travail : la discipline fait ainsi place à la liberté. Les éducateurs qui acceptent ainsi d'abdiquer leur pouvoir sont rares ; peu nombreux sont les élèves qui ne confondent pas travail et contrainte.

Plus fondamentalement, l'homme a d'abord été un enfant très choyé, par la force des choses : il obtenait satisfaction rapidement après la naissance de ses besoins, sans avoir autre chose à faire qu'à les exprimer. Avant même, nous avons connu un temps où la satisfaction était concomitante aux besoins, dans la fusion maternelle. Ce moment de perfection laisse une trace dans notre inconscient et nourrit notre impatience, le sentiment d'une imparfaite et coûteuse satisfaction.

Cela expliquerait le paradoxe de Freud : nous avons proposé une logique plus profonde qui rend compte sans détruire l'analyse qu'il a fait du travail;

CONCLUSION : le travail : nécessité sociale et affective.

transforme une éventuelle rivalité en solidarité.